

tout nous sépare à jamais, que puis-je faire si ce n'est sauver ta vie en sacrifiant la mienne ?

Et elle accomplit le sacrifice avec une indicible angoisse.

Me Ferté, au comble de la joie, se disait :

—Je savais bien que cela n'était pas sérieux.

—Le mariage aura lieu dans un mois, répondit-il à Jeanne.

—Je n'y mets qu'une condition, fit la jeune fille, d'une voix tremblante.

—Voyons cette condition, un nouveau caprice ?

—Je voudrais retourner pendant un mois au couvent de Saint-Maur-des-fossés.

—Quelle idée ! Que voulez-vous y faire ?

—Je désire me reposer. Tout ce qui m'arrive m'a brisé le corps et l'esprit. J'ai besoin d'être un peu tranquille, loin du bruit.

Me Ferté se demanda si cette envie de retourner au couvent ne cachait pas quelque ruse féminine, si sa pupille ne cherchait pas à lui échapper, ou, tout au moins à renouer des relations avec ce petit Robert Dauray. Il y avait là un danger. Le médecin, s'il les apprenait jamais, ne manquerait pas de rire des terreurs folles que le comte Gérard de Noiville, déguisé en spadassin par Me Ferté, inspirait à Jeanne d'Esparre pour la vie de l'homme qu'elle aimait. Il ne fallait pas s'exposer à perdre le bénéfice de ce coup de maître.

Mais ayant réfléchi que Robert Dauray, chatouilleux sur le point d'honneur, ne se prêterait pas volontier à un rapprochement, dans la crainte d'être accusé publiquement de séduire une jeune fille inexpérimentée pour encaisser trois millions de dot ; assuré, d'ailleurs, qu'il saurait bien faire surveiller Jeanne par les "bonnes sœurs", le nuage qui avait paru sur son front se dissipa, et ce fut avec une certaine bonhomie apparente qu'il répondit :

—J'y consens. Vous avez, en effet, besoin de repos. Vous l'auriez trouvé ici auprès de madame Ferté qui vous adore et que vous n'appréciez pas assez. N'importe, vous préférez vous enfermer dans les murs de votre couvent. Je vais écrire à la supérieure de faire préparer votre chambre. Ce soir nous aurons sa réponse, demain nous partirons.

Jeanne avait vu l'hésitation de son tuteur. Elle craignit, un moment, d'essuyer un refus. Cela l'eût navrée. Car réellement elle sentait avoir besoin de repos. Les événements auxquels elle s'était trouvée mêlée pour la première fois et en si peu d'heures l'avaient brisée. Elle voulait aussi revoir son amie Andrée, lui raconter ses aventures, pleurer avec elle, lui demander des consolations et des conseils. Et puis, malgré sa résignation, il y avait toujours, dans un coin de sa pensée, un secret espoir que le dernier mot n'était pas dit. Son bonheur n'était peut-être pas envolé pour toujours. Puis si elle épousait le comte, au moins n'aurait-elle pas la torture de le voir chaque jour, de subir ses assiduités, pendant le mois qui la séparait du jour fatal où son malheur éternel serait légalement et irrévocablement accompli !

Dans sa joie de n'être pas refusée, elle dit à Me Ferté :

—Vous êtes bon !

Le notaire eut un sourire. Était-ce un remerciement pour Jeanne, ou une marque de satisfaction pour sa propre habileté ? Il promit de hâter le voyage et se retira dans son cabinet pour écrire à la supérieure du couvent.

La lettre écrite et mise à la poste, il crut devoir se rendre chez le comte Gérard de Noiville pour lui apprendre que mademoiselle Jeanne d'Esparre consentait au mariage projeté. Il voulait aussi l'engager à préparer la cérémonie nuptiale et surtout

s'entendre avec lui sur les clauses et conditions du contrat. Il se fit donc conduire, le même jour, rue de l'Université, à l'hôtel du comte Gérard de Noiville.

Le comte allait sortir lorsque son valet de chambre lui annonça la visite de Me Ferté, notaire.

—Mon cher maître, dit-il au notaire, je vous attendais. Je trouvais même, entre nous, que vous me laissiez longtemps sans nouvelles de la charmante mademoiselle d'Esparre.

—Eh ! mon cher comte, il m'a fallu batailler. Je n'ai pas pu d'un coup habituer ma pupille à l'idée de ce mariage qui l'avait un peu surprise, vous le savez. Enfin, elle consent, mais elle met une condition. Oh ! rassurez-vous ; cette condition n'a rien qui puisse vous être désagréable. Une simple fantaisie, très inoffensive, Mademoiselle Jeanne d'Esparre demande à passer quelques jours au couvent, pour se reposer, et se préparer à l'acte le plus solennel de sa vie. J'y ai consenti. Demain, je la conduirai dans son ancien pensionnat. Cela vous donnera le temps de réunir les papiers de la famille exigés par la loi. Vous pourrez aussi monter votre maison. J'imagine qu'actuellement c'est un peu celle d'un garçon ; vous avez quelques préparatifs à faire pour installer dignement la fille du comte Lucien d'Esparre. Nous aurons aussi, si vous le voulez bien, à causer ensemble des termes du contrat de mariage, ma situation de tuteur...

—Pour cela, maître Ferté, je m'en rapporterai entièrement à vous.

—C'est impossible. Un acte aussi important demande à être conclu avec toutes les garanties désirables, de part et d'autres. J'aurai à vous faire connaître l'état de la fortune de ma pupille, et à connaître de vous...

—Vous savez ma situation mieux que moi, puisque vous êtes mon notaire et celui de toute la famille de Noiville. L'autre observation est plus sérieuse ; il faut, en effet, m'occuper sans retard de la corbeille de mariage et de la maison de celle qui va devenir comtesse Gérard de Noiville. Vous m'avez dit que vous conduisiez Mlle d'Esparre à Saint-Maur, demain ?

—Oui, monsieur le comte, par le train de dix heures.

—Vous ne prenez point votre voiture ?

—Non, c'est le jour de sortie de madame Ferté, et elle en dispose toute la journée. Ainsi voilà qui est entendu. Hâtez-vous de m'apporter les pièces nécessaires pour la publication des bans, votre acte de naissance, les actes de décès du comte et de la comtesse de Noiville, vos père et mère.

Les deux hommes échangèrent encore quelques paroles, puis Me Ferté se retira.

Dès que le notaire fut parti, le comte de Noiville sonna son valet de chambre.

—Faites atteler mon coupé, dit-il au domestique qui entra. Ah ! Il faut, immédiatement, demander dans vos connaissances, une femme de chambre pour madame la comtesse de Noiville.

—Monsieur le comte se marie ? fit le valet qui ne put dissimuler complètement une grimace.

—Oui, dans un mois. Il faut donc vous hâter, afin que la nouvelle femme de chambre ait pris l'habitude de la maison, autant que possible, et puisse être utile à sa maîtresse.

—Cela sera fait selon le désir de monsieur le comte.

—Assurez-vous soigneusement de la moralité de cette femme de chambre.

—Monsieur le comte sera content.

—Dites aussi à Jean, mon cocher, de me trouver un groom.